

JULLIARD

Liliane Créte

Les Sorcières de Salem

700 239 93

LILIANE CRÉTÉ

LES SORCIÈRES DE SALEM

LES SORCIÈRES DE SALEM
 (1952-1953), Hachette, 1953.
 Collège Fovard, 1953.
 La vie quotidienne à la Rochelle au temps du grand siège
 (1627-1628), Hachette, 1957.
 La France des Nègres sous l'ancien régime, Perrin, 1959.
 La Femme au temps de Sade, coll. L'Autre Perrin,
 Stock, 1981.
 Les Comètes, Perrin, 1991.

In collaboration with Ruth R. Clinchy:
 Life in Mexico under Sade (1822-1823), University
 of Oklahoma Press, 1991.

ÉDITIONS JULIARD
 20, rue des Grands-Augustins
 75006 Paris

P6
 281

DU MÊME AUTEUR

La vie quotidienne en Louisiane (1815-1830), Hachette, 1978.

La vie quotidienne en Californie au temps de la ruée vers l'or (1848-1856), Hachette, 1982.

Coligny, Fayard, 1985.

La vie quotidienne à La Rochelle au temps du grand siège (1627-1628), Hachette, 1987.

La Traite des Nègres sous l'Ancien Régime, Perrin, 1989.

La Femme au temps de Scarlett, coll. Laurence Pernoud, Stock, 1990.

Les Camisards, Perrin, 1992.

En collaboration avec Ruth R. Olivera :

Life in Mexico under Santa Anna (1822-1855), University of Oklahoma Press, 1991.

200 2392

NO 34 2001 20 51 - JB

LILIANE CRÉTÉ

105

LES SORCIÈRES
DE SALEM

ÉDITIONS JULLIARD
20, rue des Grands-Augustins
75006 Paris

DL-12 05 1995 10234

LILIANE CRÉTÉ

LES SORCIÈRES

DE SALEM

Collège, Fayard, 1965.

La vie quotidienne à La Rochelle au temps de grand siège (1627-1628), Hachette, 1967.

Le Drame des Mères pour l'Anglo-Normandie, 1969.

La Femme au camp de Saumur, coll. L'Époque Française, Stock, 1970.

Les Châteaux de Poitou, 1971.

En collaboration avec René N. Giffard.
Aix en Provence sous Louis XIV - 1685-1690, Bibliothèque
de l'Université de Provence, 1971.

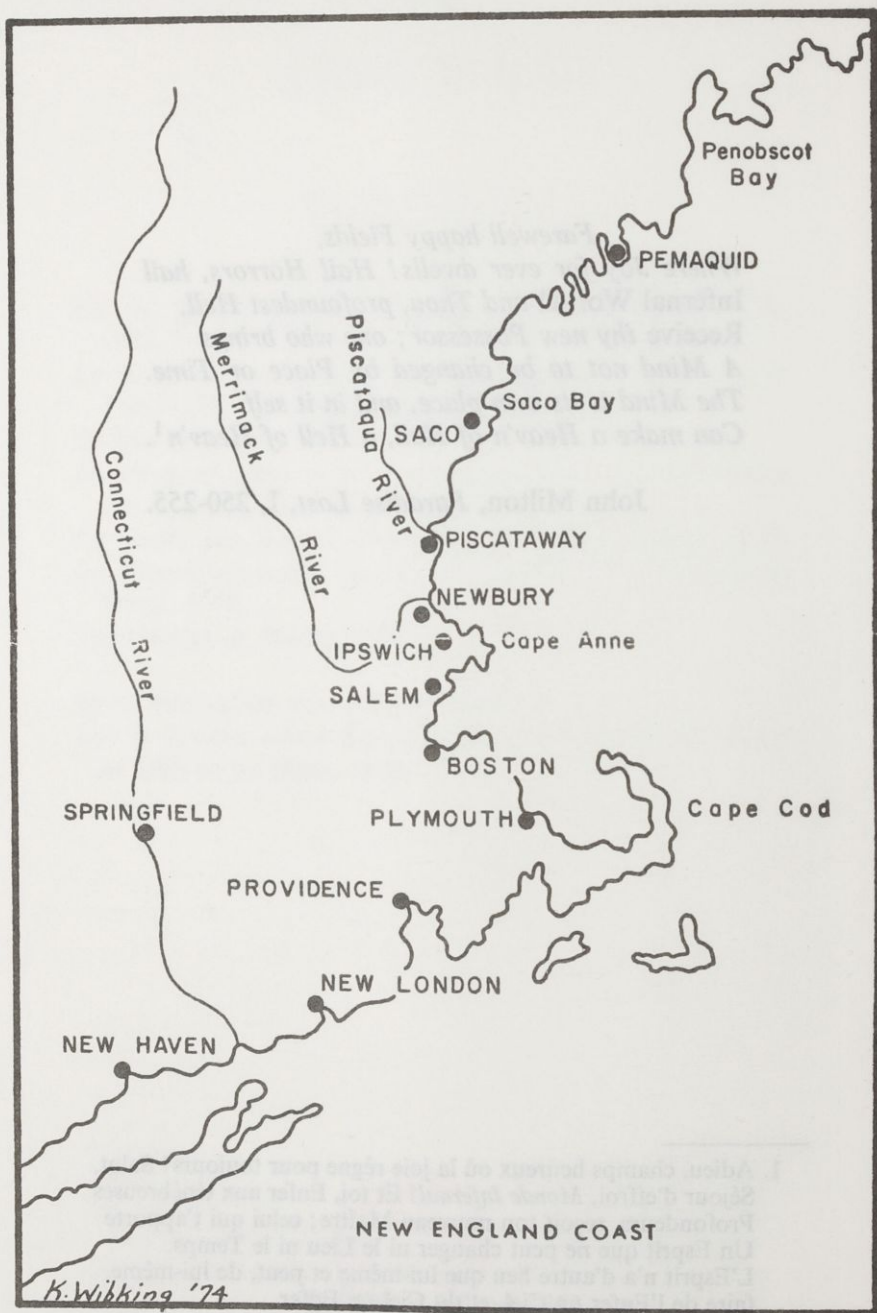


© Éditions Julliard, 1995.

Farewell happy Fields,
Where Joy for ever dwells! Hail Horrors, hail
Infernal World! and Thou, profoundest Hell,
Receive thy new Possessor; one who brings
A Mind not to be changed by Place or Time.
The Mind is its own place, and in it self
Can make a Heav'n of Hell, a Hell of Heav'n¹.

John Milton, *Paradise Lost*, I, 250-255.

-
1. Adieu, champs heureux où la joie règne pour toujours! Salut, Séjour d'effroi, *Monde Infernal*! Et toi, Enfer aux ténébreuses Profondeurs, reçoit ton nouveau Maître; celui qui t'apporte Un Esprit que ne peut changer ni le Lieu ni le Temps. L'Esprit n'a d'autre lieu que lui-même et peut, de lui-même, faire de l'Enfer un Ciel, et du Ciel un Enfer.



Prologue

Satan, qui n'occupait qu'une modeste place dans l'Ancien Testament, fut élevé par les chrétiens au rang de Grand Ennemi cosmique de Dieu. Toujours prêt à fondre sur l'homme faible pour l'entraîner hors du droit chemin, il devint une force omniprésente. Il fut également considéré comme l'instrument de la Justice de Dieu, puisque les hommes pécheurs constituaient la communauté des sujets du Prince des Ténèbres dans l'au-delà. Des générations de théologiens s'évertuèrent à élaborer une démonologie exhaustive, tandis que les prédicateurs agrémentaient leurs sermons de récits terrifiants sur le rôle et la place que Satan occupait dans le monde et dans l'Au-delà. Le thème de l'enfer peuplé de démons infligeant aux damnés les plus cruels supplices, thème révélateur des refoulements et des angoisses de l'homme du Moyen Age, alimenta les prédications et la littérature du temps.

Mais, si les penseurs du Haut Moyen Age croyaient fermement à l'enfer et à un Satan matérialisé, capable de prendre toutes les formes qu'il lui plaisait, ils déclarèrent indignes d'un chrétien toute croyance au pou-

voir des sorciers et sorcières. L'Eglise traita en général de contes de bonnes femmes les vols nocturnes et affirma que la magie n'était que le résidu d'un passé païen qui devait par tous les moyens être effacé des esprits. Tout changea avec le déclin du Moyen Age, et le climat de malaise dans lequel l'Occident vivait depuis la Peste noire. Au xv^e siècle, l'Europe succomba sous un raz-de-marée de satanisme.

Disons-le tout de suite, ces épidémies démoniaques, qui devaient se manifester trois siècles durant, étaient dues essentiellement à une maladie de l'imagination engendrée et stimulée par la grande répression de la sorcellerie. Car il est clair que la sorcellerie, en tant que culte organisé voué à Satan, ne fut pas découverte mais inventée par l'Inquisition. Jeteuses de sort et ensorceleurs se fondirent par la volonté de l'Eglise en une secte d'adorateurs du diable avec ses rites et ses lois. Ce tournant dramatique fut pris lorsque les inquisiteurs lièrent hérésie et sorcellerie et cautionnèrent de leur autorité les terreurs populaires et les images démoniaques imprimées dans les esprits au cours du xiv^e siècle. La sorcellerie, prétendirent-ils, était une hérésie, le plus grand de tous les péchés, parce qu'elle impliquait un renoncement à Dieu et une adhésion à son Grand Adversaire. Le *malleus* n'était qu'une activité secondaire. Qu'ils voulussent ou non faire du mal à autrui, sorciers et sorcières devaient mourir pour avoir rejeté Dieu.

Pour faciliter la répression, les inquisiteurs éprouvèrent le besoin de mettre au point une méthode qui, en les codifiant, couvrirait tous les cas de sorcellerie. C'est ainsi qu'entre 1435 et 1437 le dominicain allemand Johannes Nider rédigea à Bâle le *Formicarius*, où, pour la première fois, transparait l'image d'une secte de «jeteurs de sorts» des deux sexes qui

reniaient le Christ et la foi, le baptême et l'Eglise, pratiquaient le cannibalisme rituel et prêtaient hommage au « petit maître ». Le *Formicarius* fut également le premier ouvrage du genre à insister sur le rôle des femmes dans la sorcellerie, thème que cinquante ans plus tard deux autres dominicains allemands, H. Institoris et J. Sprenger, dans un sinistre ouvrage appelé *Malleus Maleficarum*, ou *Marteau des sorcières*, reprirent jusqu'à l'obsession.

Que la sorcellerie concernât plus particulièrement les femmes apparut à nos deux inquisiteurs comme une évidence : elles étaient menteuses, crédules, impressionnables, bavardes, faibles, portées au mensonge et à la ruse. D'ailleurs, la femme était imparfaite puisqu'elle avait été créée à partir « d'une côte courbe, c'est-à-dire d'une côte de la poitrine tordue et comme opposée à l'homme ». Acariâtres, ambitieuses, excessives, jalouses, soumises à leurs « affections et passions désordonnées », elles ne reculaient devant aucune vengeance et étaient un piège pour l'homme : « Leur cœur est appelé un filet car inscrutable est la malice qui règne dans leur cœur ; leurs mains sont des liens, car là où elles les posent pour le maléfice, là avec la complicité du diable elles réalisent ce qu'elles entendent. » Lubriques, elles se donnaient corps et âme au diable, alors que les hommes ne se livraient pas si volontiers aux succubes¹, cette pratique leur faisant plus horreur « en vertu de cette vigueur naturelle de la raison par laquelle les hommes sont supérieurs aux femmes ». Et les deux dominicains de s'interroger sur le plaisir que la femme prenait lorsqu'elle s'accouplait avec le diable.

1. *Succube* : démon femelle qui vient la nuit s'unir charnellement à un homme, opposé à incubé, démon mâle censé abuser d'une femme pendant son sommeil.

Comme Nider, ils insistèrent sur l'image de la sorcière cannibale, tueuse d'enfants dont elle utilisait la chair bouillie pour fabriquer un onguent qui lui servait pour ses artifices, ses plaisirs et ses transports. La dernière partie du *Malleus* concerne la procédure inquisitoriale contre les coupables de délit de sorcellerie: dénonciations, témoignages, procès, tortures, sentences, tout y est consigné. L'ouvrage rencontra un tel succès qu'il devint la bible des chasseurs de sorcières. Par leur prétendu remède, assurément, les inquisiteurs avaient provoqué la maladie.

Ce furent eux qui découvrirent les premières sorcières en Suisse et en Hongrie; eux qui répandirent l'épidémie démoniaque en Allemagne, aux Pays-Bas et en France. Comme il n'y avait pas de Sainte Inquisition en Angleterre et que la torture n'existait pas dans la *Common Law*, seulement «l'inconfort», le pays ne fut pas touché par la maladie. Mais partout ailleurs grouillèrent les sorcières. Torturées sauvagement, des milliers de femmes «confessèrent» tout ce que voulaient leurs tourmenteurs et donnèrent les noms de leurs supposés complices à qui furent arrachés des confessions similaires. Ainsi par la torture, la suggestion et l'hallucination fut créé un terrible empire du Mal.

La Réforme ne fit rien pour atténuer le concept d'un Satan matérialisé parcourant la terre afin de tenter le faible et d'enlever le pécheur. Les Réformateurs avaient une si profonde conviction de la dépravation totale de l'homme qu'ils se sentaient impuissants en face du Mal. Pour Luther, le monde de la chair appartenait au Prince des Ténèbres. Commentant l'Épître aux Galates, il écrit:

«Nous sommes corps et biens assujettis au Diable et des étrangers, des hôtes dans le monde dont le

Diabole est le prince et le dieu. Le pain que nous mangeons, le breuvage que nous buvons, les vêtements dont nous nous servons, bien plus l'air que nous respirons, et tout ce qui appartient à notre vie dans la chair est donc son empire. Par l'entremise de ses enchanteresses, il peut nuire aux enfants, par l'angoisse du cœur en les aveuglant, en les déroband, en faisant entièrement disparaître un enfant et en prenant la place de l'enfant disparu dans le berceau... »

Durant son séjour à la Wartburg, le Malin se manifesta plusieurs fois à lui. Il raconta que Satan se montrait parfois sous la forme d'une grosse truie, ou d'une torche enflammée, ou d'un serpent. La querelle religieuse provoquée par Luther et ses disciples accrut en Allemagne la peur du diable qui fut associée à l'attente de la fin du monde : Satan lançait contre les évangéliques sa dernière offensive. Sous le papisme, écrivait en 1595 le surintendant André Celichius, les lutins et les farfadets avaient plus d'une fois tracassé les hommes, « mais maintenant, de féroces bourreaux sortent tous les jours de l'abîme, de sorte que les hommes sont saisis d'épouvante et de douleur ».

Calvin l'humaniste croyait également au pouvoir de Satan, mais sous une autre forme. Les miracles avaient cessé avec les apôtres, proclama-t-il, et les miracles du diable, comme ceux de l'Eglise, étaient feints. Il affirma par ailleurs que les sabbats des sorcières étaient des créations de l'imagination et les déplacements nocturnes dans les airs une illusion du diable. Calvin ne voulut pas même entendre parler d'exorcisme. Toutes ces choses étaient des superstitions médiévales. Il écrivit néanmoins qu'il ne fallait pas s'étonner que, avec la permission de Dieu, le Prince des Ténèbres pût perturber les éléments ou affliger les pécheurs de maladies ou autres maux, ou présenter des

spectres à leurs yeux. Et, sur un point crucial, il se montra aussi fermement convaincu que Luther : l'autorité de la Bible. « La Bible nous apprend, dit-il, qu'il existe des magiciennes et que celles-ci doivent être mises à mort. »

La Réforme, en vérité, renforça plus qu'elle n'affaiblit la notion d'un Satan « prince et dieu de ce monde ». En mettant l'accent sur l'unique souveraineté de Dieu, contrairement à la conception catholique d'une hiérarchie de pouvoirs spirituels, en attribuant tout acte surnaturel à une seule source, les Réformateurs contribuèrent certes à dissiper le monde des esprits, mais ce faisant ils donnèrent au diable une plus grande réalité.

Au cours du xvi^e siècle et du début du xvii^e siècle, d'innombrables manuels de démonologie furent publiés qui tous s'inspirèrent du *Malleus Maleficarum*. Ils provoquèrent une législation d'affolement. La terreur se répandit parmi les populations à mesure que se multipliaient les procès et que s'élevaient les bûchers. Face à cette image démesurée d'un Satan omniprésent, l'homme fut pris de panique devant sa propre fragilité. Tout l'Occident fut touché, mais les élites plus encore que le petit peuple. En France, où la persécution fut particulièrement féroce, des hommes remarquables comme Jean Bodin, l'un des créateurs du droit moderne et de la science historique, ou Pierre de Lancre, grand érudit et poète talentueux, succombèrent à l'épouvante.

Même en Angleterre où l'Eglise se montra infiniment plus raisonnable qu'ailleurs, peu de gens éclairés mirent en doute la puissance du Prince de ce monde. Epargné jusqu'alors le pays connu sous Elisabeth I^{re} un début d'épidémie de sorcellerie. Les Anglais craignaient d'autant plus le diable que les théologiens

protestants avaient rejeté toute forme d'exorcisme pratiquée par le clergé catholique et condamné tout recours à la contre-magie populaire. Ainsi que le déclara John Jewell, évêque de Salisbury : les chrétiens ne devaient plus croire que le diable pût être effrayé par de l'eau bénite, le signe de la croix ou quelques paroles de l'Écriture. La nouvelle religion rendit la situation plus sombre encore en diminuant l'importance du rôle des anges gardiens et en niant le pouvoir intermédiaire des saints, tout en affirmant avec une force sans précédent la réalité de Satan et l'étendue de sa puissance sur la terre. Néanmoins, les puritains insistèrent sur l'efficacité de la prière et du jeûne pour le combattre et, dans le siècle qui suivit la Réforme, à en croire certains témoignages, nombre de ministres du culte, confrontés à des cas de possession, réussirent à dialoguer avec le diable qu'ils expulsèrent triomphalement du corps de ses victimes, après avoir prié et jeûné.

Certes, il y eut des sceptiques. Tel Reginald Scot, gentilhomme campagnard avisé qui, dans son *Discoverie of Witchcraft*, publié en 1584, réfuta l'idée d'un pacte de l'homme avec le diable et affirma hardiment que Satan n'était que le symbole de la tentation du péché. Tel le philosophe Thomas Hobbes, auteur du *Léviathan*, ou le dramaturge John Webster. Mais leurs voix furent étouffées sous les clameurs des démonologues, dont les discours et les écrits, inspirés des ouvrages à succès du continent, diffusèrent dans la population la peur de Satan et de ses suppôts. Ainsi William Perkins, vénérable professeur à Cambridge et auteur d'excellents traités de théologie, affirma-t-il que le pacte avec Satan était à la base de la sorcellerie et que sorciers et sorcières, selon la loi de Moïse, méritaient la mort, même lorsqu'il n'y avait pas maléfice,

parce qu'ils avaient «rejeté leur Créateur». D'autres érudits lui firent écho.

La chasse aux sorcières fut toujours liée en Angleterre aux soubresauts de la politique. Lorsque le pays était en crise, que l'insécurité dominait la vie quotidienne, la peur d'un complot diabolique refaisait surface. Il y avait toujours des esprits chagrins pour faire courir le bruit que des sorciers et des sorcières s'apprêtaient à répandre le maléfice. La panique de 1645-1647 fut la dernière du genre. Après quoi, il n'y eut plus que de rares affaires de sorcellerie. Ajoutons qu'en Angleterre, les condamnés étaient pendus, non brûlés, et que jamais les Anglais ne se laissèrent aller à la folie meurtrière de leurs contemporains d'Allemagne, de France ou d'Ecosse. Mais il est un point sur lequel les uns et les autres s'accordèrent : la place qu'ils firent aux femmes dans les procès de sorcellerie.

Jacques VI Stuart, qui se piquait de théologie et de démonologie, estima qu'il existait un sorcier pour vingt sorcières ; Alexander Roberts, autre expert en satanisme, parle d'un homme pour cent femmes. Mais étaient-elles toutes des suppôts de Satan ? Bien que l'association sorcellerie-satanisme eût déjà fait son chemin dans l'esprit des juges, il n'apparaît pas que la sorcière élisabéthaine entretînt de quelconques relations avec le Prince de ce monde. Dans les comptes-rendus des procès, on ne trouve mention d'un pacte oral avec le diable qu'en 1612, et ce fut seulement en Essex, pendant la vague de persécutions déclenchées par un redoutable chasseur de sorcières du nom de Matthew Hopkins, au beau milieu du XVII^e siècle, que des accusées reconnurent avoir passé un pacte écrit avec Satan. Il est vrai que Hopkins, tant par des pressions morales que par les mauvais traitements qu'il infligeait à ses victimes, obtenait généralement

des réponses conformes à l'image qu'il se faisait de la sorcellerie.

Quand bien même les présumées sorcières n'avouaient pas, il restait aux magistrats, pour les confondre, à rechercher le « téton du diable », marque que Satan imprimait sur le corps de celles avec lesquelles il avait passé un pacte, ou à déceler la présence auprès des suspects d'un *imp* ou familier, démon privé qui, sous la forme d'un animal, venait sucer le sang de sa servante. L'une des pratiques favorites de Hopkins était de garder éveillée une suspecte et de guetter l'apparition de son familier. Certains aveux, toutefois, étaient obtenus sans aucune pression physique ni morale, ce qui confortait les chasseurs de sorcières dans leurs croyances et déconcertait les sceptiques qui, de toute façon, contestaient moins, au XVII^e siècle, la présence de sorcières dans le monde que le pouvoir de leur magie.

A mesure que l'Europe s'acheminait vers le siècle des Lumières, la contestation des esprits éclairés se fit néanmoins plus vive et gagna du terrain. Les mentalités changèrent, même s'il fallut attendre le XVIII^e siècle pour que s'éteignissent sur le continent les derniers bûchers. Mais, alors qu'en Angleterre la raison l'emportait sur l'irrationnel et qu'un nombre croissant d'érudits renvoyaient Satan en enfer, la Nouvelle-Angleterre, qui n'avait jusque-là connu que quelques cas isolés de sorcellerie, se vit soudain le théâtre d'une formidable épidémie de possessions dont les échos retentissent encore aujourd'hui.

En hommes de leur temps, les gens du Massachusetts, leurs élites en tête, croyaient aussi fermement au diable qu'en Dieu, aussi fermement en un monde invisible qu'en un monde visible. Le Ciel et l'Enfer étaient pour eux des réalités concrètes, comme l'étaient les

anges, qui peuplaient le premier, et les démons, qui hantaient le second. Aussi bien, quand les premiers cas de possessions furent découverts à Salem, en 1692, la colonie, en pleine mutation, traversait-elle une crise politique qui menaçait son existence. Dans ce climat d'inquiétude, les colons ne doutèrent pas un instant qu'il s'agissait d'un complot de Satan pour détruire la Nouvelle-Angleterre. Le révérend Cotton Mather, maître à penser de Boston malgré son jeune âge, voyait depuis quelque temps se multiplier au-dessus de la Chrétienté les signes d'un prélude à l'Apocalypse. Cotton Mather avait appris dans la douleur la révocation de l'édit de Nantes. Les relations des souffrances et de la mort des protestants français avaient fait frémir son âme; il vit là le massacre des témoins prédit par l'apôtre Jean à Patmos. Puis lui parvinrent des nouvelles stupéfiantes: dans le Dauphiné, des anges chantaient des psaumes dans le ciel, des paysans «parlaient en langues», des bergères prophétisaient. Il ne douta pas qu'une révolution plus violente que le tremblement de terre qui avait récemment secoué le sud de l'Europe allait bientôt renverser le pape. Les protestants seraient alors tous réunis dans la Cité de Dieu sur terre.

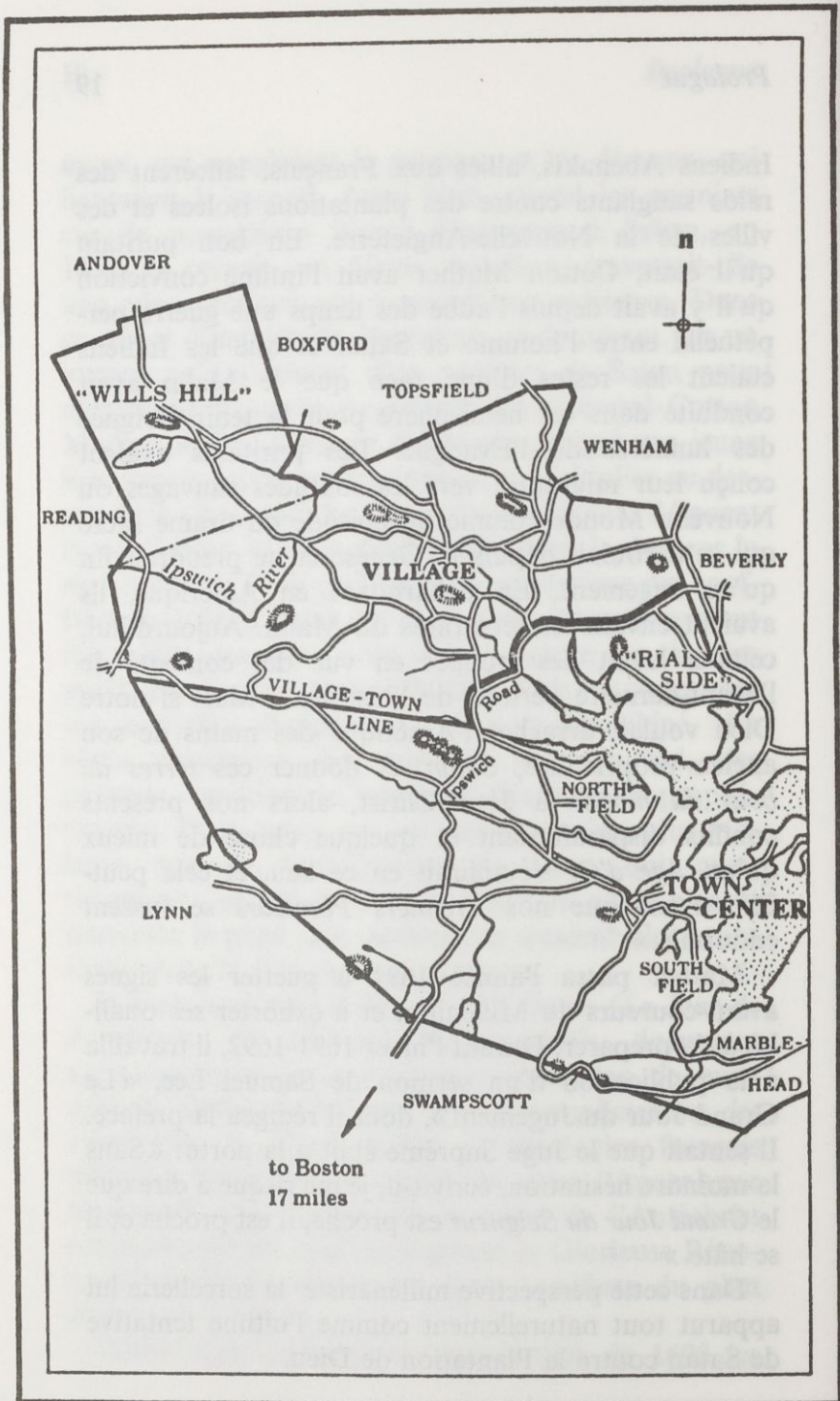
Il avait lu et médité *The Day of Doom (Le Jour du Jugement)*, de Michael Wigglesworth, document symptomatique de la deuxième génération de puritains du Nouveau Monde, et *L'Accomplissement des Prophéties*, de Pierre Jurieu, le théologien français réfugié à Rotterdam. Il scruta, lui aussi, l'Apocalypse et conclut à son tour que le règne de l'Antéchrist commencerait en 1697, et il perçut la Glorieuse Révolution de 1688 comme un signe manifeste du plan divin.

Autre signe précurseur: durant l'été de 1690 les

Indiens Abenakis, alliés aux Français, lancèrent des raids sanglants contre des plantations isolées et des villes de la Nouvelle-Angleterre. En bon puritain qu'il était, Cotton Mather avait l'intime conviction qu'il y avait depuis l'aube des temps une guerre perpétuelle entre l'homme et Satan et que les Indiens étaient les restes d'une race que le Malin avait conduite dans cet hémisphère pour la tenir éloignée des lumières de l'Évangile. Les puritains avaient conçu leur migration vers les solitudes sauvages du Nouveau Monde comme un épisode du drame sacré qui se déroulait depuis la Genèse et ne prendrait fin qu'au Jugement. En débarquant en Amérique, ils avaient envahi les territoires du Malin. Aujourd'hui, celui-ci levait des troupes en vue des combats de l'avant-dernière période de l'histoire. « Mais si notre Dieu voulait arracher l'Amérique des mains de son ancien propriétaire, *Satan*, et donner ces *terres du bout du monde* à Jésus-Christ, alors nos présents conflits disparaîtraient et quelque chose de mieux qu'un *Age d'Or* s'établirait en ce lieu, et cela peut-être avant que nos *Premiers Planteurs* se fussent endormis. »

Mather passa l'année 1691 à guetter les signes avant-coureurs du Millénium et à exhorter ses ouailles à s'y préparer. Durant l'hiver 1691-1692, il travailla à la publication d'un sermon de Samuel Lee, « Le Grand Jour du Jugement », dont il rédigea la préface. Il sentait que le Juge Suprême était à la porte : « Sans la moindre hésitation, écrivit-il, je me risque à dire que le *Grand Jour du Seigneur* est proche, il est proche et il se hâte. »

Dans cette perspective millénariste, la sorcellerie lui apparut tout naturellement comme l'ultime tentative de Satan contre la Plantation de Dieu.



CHAPITRE I^{er}

LA PLANTATION DE DIEU

La Plantation de Dieu vit le jour en 1629 avec la charte royale créant la Massachusetts Bay Company. L'année suivante, un millier d'immigrants s'embarquaient de Southampton pour le Nouveau Monde. Les temps étaient durs en Angleterre, particulièrement pour les puritains, persécutés par Charles I^{er} Stuart qui, à l'instar de son père Jacques I^{er}, avait adopté une politique catholicisante et absolutiste. Sur ces terres vierges, tous espéraient établir un nouvel ordre ecclésiastique et politique qui leur permettrait de vivre conformément à leur idéal. Piété, sobriété, austérité, tels furent les critères par lesquels les actionnaires de la compagnie jugèrent les candidats à l'immigration.

La Nouvelle-Angleterre n'était pas une *terra incognita*. En 1620, les Pères Pèlerins du *Mayflower* avaient fondé Plymouth et, en 1623, une petite colonie de pêcheurs et de trappeurs s'était installée au Cape Ann, long bras de terre s'enfonçant dans la baie du Massachusetts ; mais la Dorchester Company, qui les employait, fit de mauvaises affaires et deux ans plus tard décidait de rapatrier les colons. Tous ne

rentrèrent pas ; et c'est ainsi qu'au printemps de 1626 vingt Anglais résolus, dont trois actionnaires de la compagnie, leurs femmes, leurs enfants et leur bétail, abandonnant Cape Ann, s'établirent au fond de la baie en un lieu où plusieurs fleuves et cours d'eau se jetaient dans la mer, formant une anse bien protégée des tempêtes du Nord-Est. En septembre 1628, une cinquantaine d'immigrants, tous puritains, les rejoignaient. Les Indiens appelaient le site Naumkeag ; les Anglais lui donnèrent le nom plus biblique de Salem.

L'endroit était splendide. L'immense Massachusetts Bay était parsemée d'îles, petites et grandes, et vers le nord pointait Cape Ann, couvert de bois de pins blancs. Les estuaires regorgeaient de poissons et les grasses prairies de hérons, de butors, de canards. Les forêts alentour abritaient cerfs, biches, perdrix et dindes, et les cours d'eau de l'intérieur servaient de sanctuaires aux castors et autres précieux animaux à fourrure. Aux beaux jours, l'air embaumait des senteurs des fleurs, des arbres, de l'herbe fraîche. Quand le navire sur lequel avait pris place le révérend Francis Higginson arriva dans la baie de Salem, c'était l'été : « Les bois et les arbres verts superbes ourlant la terre, et les fleurs jaunes diaprant la mer nous rendirent tous désireux de voir notre nouveau paradis de la Nouvelle-Angleterre lorsque nous vîmes de tels signes avant-coureurs de sa fertilité », écrit-il. Une fois à terre, son enchantement ne faiblit pas : « On ne peut qu'admirer la fertilité du sol... et il paraît qu'à environ trois milles d'ici, un homme peut se tenir sur une petite colline et apercevoir des milliers d'acres d'une terre aussi fertile qu'on peut la souhaiter, et pas un arbre qui ne fût pareil. »

En accordant la charte, le gouvernement anglais avait pensé que la nouvelle colonie, comme celle de

Virginie, serait gouvernée de Londres, mais la Massachusetts Bay Company ne l'entendait pas ainsi et le Massachusetts devint un Etat quasi indépendant. La compagnie nomma un gouverneur résident et un conseil, composé des plus importants propriétaires terriens, de marchands et de ministres du culte, pour faire office de gouvernement. Un *covenant* fut conclu entre les habitants que «tous planteurs, anciens et nouveaux», devaient signer sous peine de se voir expulser du territoire. Rédigé par le révérend Higginson, il se résumait en quelques mots : «Nous faisons contrat [*covenant*] avec le Seigneur et entre nous, et nous nous engageons en présence de Dieu à marcher ensemble dans toutes ses voies, selon qu'il lui plaira de se révéler à nous dans sa sainte parole de vérité.» Tous signèrent dans la piété et l'enthousiasme.

Avant d'être politiquement existante, chaque communauté était d'essence religieuse. Il serait faux, néanmoins, d'affirmer que le Massachusetts était une théocratie. Disons plutôt que l'Eglise et l'Etat travaillaient ensemble pour le bien de la communauté.

L'église demeurait le foyer spirituel, comme elle constituait le centre d'intérêt. Elle était lieu de réunion autant que de prières. D'où le nom de *meeting house* que les puritains lui donnaient. Ajoutons que l'Eglise de la Nouvelle-Angleterre ayant rejeté toute hiérarchie qui eût le pouvoir de dicter sa conduite, chaque congrégation religieuse était autonome. L'Eglise puritaine existait là où des chrétiens, unis à Dieu par une sainte alliance, le *Holy Covenant*, s'assemblaient en vertu d'une libre décision de leur part. Ceux qui avaient adhéré au *Holy Covenant* formaient des «églises chrétiennes» semblables à celles définies et décrites dans le Nouveau Testament. Mais n'était pas membre «communicant» d'une église qui voulait :

en théorie, il fallait faire vœu solennel d'obéir à Dieu devant la congrégation réunie et reconnaître ses errements. La congrégation jugeait si vous en étiez digne.

Convaincu d'être un peuple élu qui avait reçu mission de réaliser sur terre le royaume de Dieu, nos puritains allaient transposer le modèle ecclésial sur le plan politique. Cette nouvelle société avait pour caractéristiques la rigueur, la discipline, la responsabilité individuelle, la défense de la liberté, la valorisation de l'activité profane. Les immigrants, assurément, étaient déterminés à acquérir la richesse autant qu'à favoriser la «vraie religion». Ils regardaient le Nouveau Monde non seulement comme une terre d'accueil mais comme une source de profits: par leur réussite personnelle, qui devait entraîner celle de toute la société, ils mesureraient la bienveillance divine.

Entre 1630 et 1640, quelque vingt mille Anglais immigrèrent en Nouvelle-Angleterre. Des côtes déchiquetées du Maine aux longues plages du Connecticut, de petites communautés, souvent très isolées les unes des autres, s'adonnaient à la pêche, à la chasse, à l'agriculture, au commerce. Parmi les nouveaux immigrants, certains, qui appartenaient à la classe populaire londonienne, avaient déjà une bonne expérience du négoce; d'autres, gentilshommes et *yeomen*¹ de l'Angleterre rurale, trouvèrent au Nouveau Monde les attraits d'une nouvelle occupation dans le commerce. Des industries commencèrent à fleurir, particulièrement celle de la pêche; des chantiers navals

1. *Yeoman*: gros fermier cultivant lui-même sa terre et dont le statut social se trouve juste au-dessous de la *gentry*.

furent créés ; de petites villes se développèrent, s'organisèrent harmonieusement car cette première vague d'immigration comptait un grand nombre de gens instruits. Boston, centre du gouvernement du Massachusetts, bruissait d'activités ; villages côtiers, Salem et Charlestown se transformèrent en villes portuaires qui commerçaient avec l'Europe et les Caraïbes. Comme toutes les communautés puritaines, le Massachusetts mit l'accent sur l'éducation : dès 1636 fut fondé à « Newe Towne », à mi-chemin entre Boston et Salem, le collège de Harvard. Trois ans plus tard une imprimerie y était établie.

La dynamique protestante se faisait sentir. Toute la Nouvelle-Angleterre était au travail, mettant en pratique les thèses de William Perkins sur la vocation : Dieu avait donné la vie à l'homme pour qu'il agît ; le travail sanctifiait l'homme en lui permettant de réaliser sa nature. La première génération de colons travailla continuellement et de concert. Mais, le Septième Jour, tous se reposaient.

Le jour du sabbat (comme ils appelaient Sunday, jugé trop païen) était consacré au Seigneur et, ce jour-là, nos puritains s'abîmaient dans les émotions spirituelles. Le sabbat était scrupuleusement observé. Une législation très stricte interdisait les voyages, les visites, les travaux, les divertissements, et les contrevenants se voyaient infliger des amendes. On trouve quelques exemples cocasses dans les archives du Massachusetts : dix shillings d'amende pour avoir le jour du sabbat « attrapé des anguilles », ou cueilli des petits pois, ou mis à la voile, ou mené paître un troupeau. La garde des troupeaux posa un grave problème à la communauté. D'une part, à cause des loups, on ne pouvait laisser paître les troupeaux sans vachers ; d'autre part, on ne pouvait exempter les vachers de

prêche le dimanche, ni contraindre le bétail à rester vingt-quatre heures sans manger. Les magistrats réglèrent la question par une mesure prise dès 1635 : une étroite prairie s'enfonçant dans la mer, le Neck, serait mise à la disposition du bétail de la communauté pendant la durée du sabbat, ce qui permettrait aux vachers d'aller écouter matin et soir les longs sermons des ministres du culte.

On ne s'étonne pas qu'avec pareille législation on trouvât, même chez les New Englanders illettrés, une formidable culture biblique. Au coin du feu ou en poussant la charrue, les puritains parlaient religion ou théologie. Les enfants étaient élevés dans la crainte de Dieu et la terreur de la damnation. N'oublions jamais l'importance du concept de la prédestination dans le puritanisme. Les puritains emmenaient leur progéniture visiter les cimetières et leur montraient les tombes des enfants en leur disant que ceux-ci n'étaient jamais trop petits pour mourir ni trop jeunes pour aller en enfer.

La jeune Ann Bradstreet, dont les parents appartenaient à l'élite de la colonie, rapporta que, dès l'âge de sept ans, elle commença à « prendre conscience » des voies du Seigneur et à éviter de pécher. S'il lui arrivait de faillir, elle n'avait pas de repos avant d'avoir « fait confession de la chose à Dieu ». A deux ans et demi, paraît-il, la petite Elizabeth Butcher, du fond de son berceau, se posait parfois la question suivante : « Quelle est ma nature corrompue ? » Et, nous dit-on, elle en donnait elle-même la réponse : « Elle est vide de grâce, portée au péché et au péché seulement, et cela continuellement. » A sept ans, Betty, la fille du juge Samuel Sewall, sanglotait en lisant Esaïe XXIV, terrifiée à la pensée du Jugement de l'Éternel et du châtiement qui attendait le peuple pécheur. Adolescente, la

peur de l'enfer, la peur que ses péchés ne lui fussent pas pardonnés la poursuivait encore.

Il ne faudrait pas croire pour autant que les puritains menaient une vie monacale. Les pasteurs prêchaient la modération, non l'ascétisme. Ils n'étaient nullement prudes et jamais ne rejetèrent, même pour les femmes, les plaisirs de la chair. Ils savaient aimer et déployèrent un zèle remarquable pour promouvoir les joies du mariage et du couple. Ils savaient également rire et s'amuser, et s'ils condamnaient les dissolutions de la fête, les débordements et frivolités en tout genre, ils ne voyaient aucun mal à ce qu'un chrétien bût, à l'occasion, un verre de vin ou de rhum pour réjouir son cœur : « La boisson est un bon produit de Dieu que nous devons recevoir avec gratitude, affirma le révérend Increase Mather, père de Cotton ; mais l'abus de boisson vient de Satan. » Fort bien. Il apparaît toutefois que, sur ce chapitre, il y eut de sérieux dérapages. On demeure confondu par le montant des factures de vin, rhum et bière payées par les congrégations pour de pieuses cérémonies comme l'ordination de nouveaux pasteurs.

A Salem, jusqu'en 1650, la plus grande partie de la population était composée de fermiers. Même les marchands et les artisans étaient des fermiers à mi-temps. Le long des cours d'eau et des fleuves qui se jetaient dans la baie et au-delà du large cercle formé par les concessions des petits fermiers s'étendaient les grosses propriétés dont certaines dépassaient trois cents acres. Dans le Nouveau Monde comme dans l'ancien, plus un homme avait de terre, plus il était puissant. Bien que l'élite terrienne possédât également des maisons en

ville, il semble qu'en ce temps-là elle vivait plutôt sur ses domaines campagnards, comme d'ailleurs les petits fermiers dont les terres étaient éloignées de la ville.

L'afflux d'immigrants amena les conseillers municipaux de Salem à accorder des concessions de plus en plus lointaines. C'est ainsi que se développa après 1639 une région située à quelques milles en amont de Salem, à laquelle fut donnée le nom de Salem Village ou Salem Farms. Des hommes que l'éloignement et l'isolement n'effrayaient pas s'y installèrent. Les noms de certains d'entre eux nous deviendront vite familiers car leurs descendants furent impliqués dans l'épidémie de sorcellerie de 1692: Prince, Putnam, Swinnerton, Porter, Hutchinson, Ingersoll. Une autre personnalité marquante du village fut William Hathorne, ancêtre du grand romancier américain Nathaniel Hawthorne (avec un w), soldat, marchand, gros propriétaire terrien et membre de la Chambre Haute de la législature du Massachusetts durant dix-sept ans. Pendant la première moitié du siècle, en vérité, la classe des gros propriétaires domina Salem. Ensuite, les marchands firent la loi, et entre les autorités de la ville et les gens du village, les dissensions ne tardèrent pas à faire surface. Nous y reviendrons.

Alors qu'il se trouvait encore à bord de l'*Arabella*, John Winthrop, premier gouverneur du Massachusetts, déclara: « Nous devons agir dans cette entreprise comme un seul homme; nous devons nous réjouir dans la compagnie des uns et des autres, nous divertir ensemble, pleurer ensemble, travailler et souffrir ensemble, ayant toujours présente à l'esprit la mission de notre communauté, notre communauté en tant que membres d'un même corps. »

Cette belle harmonie tant recherchée par les pères fondateurs, il faut bien le dire, ne régna pas toujours.

Mais les autorités, qu'elles fussent civiles ou religieuses, estimaient que les différends devaient être réglés par des discussions, non par des ukases, et les décisions finales être prises à l'unanimité. De ce fait, certaines affaires provoquèrent des débats interminables. Néanmoins, une fois le consensus obtenu, les puritains ne remettaient jamais en question la décision prise, convaincus qu'ils étaient que « Dieu éclairerait suffisamment les pasteurs et les magistrats de son propre peuple pour qu'ils fussent en mesure de gouverner dans la certitude et la vérité ». Quelques affaires ne trouvèrent toutefois pas leur solution et la lutte menée par le gouvernement et les églises pour le maintien de l'uniformité aboutit parfois à la répression. C'est ainsi que furent expulsés quelques dissidents, tels Roger Williams et Anne Hutchinson.

Le premier, pasteur et fin lettré, avait contesté la validité de la charte, dénié aux magistrats le droit de se mêler d'affaires de conscience et, soucieux du sort des Indiens, dénoncé le caractère illégal des expropriations. La seconde, que le gouverneur Winthrop qualifia d'« esprit effronté à la langue volubile », avait contesté, non seulement le pouvoir des autorités civiles, mais les concepts calvinistes. Elle prêcha à Boston, dans des réunions auxquelles assistaient de nombreuses femmes, la théorie de la « lumière intérieure » chère aux quakers, et, quand on fit son procès, elle se targua devant la cour d'avoir eu, comme Abraham, des « intuitions immédiates ». Quelques années plus tard, elle fut massacrée avec toute sa famille par les Indiens et cet épisode tragique fut considéré comme un « jugement de Dieu ». Ce fut moins pour ses idées « antinomiques » que Mrs Hutchinson fut chassée de la colonie que parce que ses opinions et sa conduite étaient source d'anarchie. Pour sauver la Plantation,

les non-conformistes devaient être traités en ennemis publics, factieux et mutins. C'est pourquoi, quand, en 1656, débarquèrent les premiers quakers, l'oligarchie puritaine fit feu de tout bois.

Il faut dire qu'ils arrivèrent précédés d'une détestable réputation. Toujours au fait de ce qui se passait en Angleterre, les colons n'ignoraient rien de leur mépris de l'autorité, de leur exaltation, de leur violence verbale envers les pasteurs puritains qu'ils traitaient de « prêtres de Baal », de « voleurs et cambrioleurs » parce qu'ils étaient rémunérés par les congrégations. Plusieurs ouvrages anti-quakers avaient de plus accusé la secte de pratiques de sorcellerie et les autorités du Massachusetts en furent si effrayées que, lorsque les deux femmes qui constituaient l'avant-garde quaker mirent pied à terre, elles furent arrêtées, emprisonnées, et on procéda sur elles à un examen minutieux pour chercher le fameux « téton du Diable ». Fort heureusement, les deux quakeresses n'avaient sur leur corps aucune tache, aucun grain de beauté assimilable à la marque satanique. On les expulsa.

D'autres vinrent, et d'autres encore, et des expulsés revinrent, cherchant visiblement le martyr, si bien que les autorités passèrent des lois afin de pouvoir légalement les persécuter. Mais il en venait toujours et, bientôt, ils firent des adeptes parmi la population. Alors, le 19 octobre 1658, une nouvelle loi fut votée, condamnant les quakers « au bannissement sous peine de mort ». Malgré un mouvement d'opinion en leur faveur, deux hommes furent pendus. Une femme, Mary Dyer, ancienne disciple d'Anne Hutchinson, fut graciée et bannie; seulement, elle retourna « présomptueusement » à Boston quelque temps plus tard et fut à « regret » exécutée. Il y eut encore une exécution en 1661. L'ordre devait régner.

Que la masse de la population, au début, considérât les quakers comme de pernicious hérétiques et des fauteurs de troubles est une évidence. Même la classe marchande, de plus en plus souvent en conflit avec les autorités religieuses dans la seconde moitié du siècle, se montra aussi résolue que les puritains les plus orthodoxes lorsqu'il fut question de défendre la Plantation de Dieu contre l'«invasion» quaker. Mais, par la suite, devant le traitement cruel qui fut réservé aux quakers, elle s'émut. L'Angleterre aussi, et Charles II, trop heureux de rabaisser la superbe de ses sujets du Massachusetts dont les idées d'indépendance étaient incompatibles avec l'absolutisme monarchiste qu'il voulait imposer, leur fit porter une lettre les sommant de renvoyer «dans leur royaume d'Angleterre» les personnes condamnées ou emprisonnées. En vérité, sous la pression de l'opinion publique, la General Court¹ avait déjà modifié sa législation et libéré les prisonniers; et, en 1665, après la mort du gouverneur John Endecott de Salem, le plus acharné pourfendeur de quakers de la Bay Colony, des adeptes de la secte furent autorisés à rester pour autant que l'ordre public ne serait pas troublé. Entre Salem ville et Salem village se forma ainsi une petite enclave quaker.

La Restauration rendait périlleuse la position du Massachusetts qui, en 1652, bravant le Parlement, s'était constitué en Commonwealth indépendant. Charles II envoya dans ses colonies d'Amérique quatre commissaires avec mission de demander de l'aide

1. General Court: assemblée législative de la colonie munie de pouvoirs judiciaires.

pour combattre les Hollandais de New Amsterdam (la future New York) et de régler quelques points de souveraineté. Les commissaires manquèrent de tact, les magistrats et la General Court de souplesse. Sans doute les New Englanders acceptèrent-ils de bonne grâce et même plutôt joyeusement de se joindre aux troupes royales pour faire la guerre aux Hollandais, mais ils refusèrent catégoriquement les mesures qu'on voulait leur imposer de Londres. Furieux, trois des commissaires recommandèrent au roi d'annuler la charte. Quand, en 1666, Charles II ordonna à la Bay Colony d'envoyer en Angleterre des représentants pour répondre aux charges qui pesaient sur elle, la General Court refusa.

Pour brève qu'elle fût, la guerre contre les Hollandais n'en donna pas moins à Salem une nouvelle impulsion. Les allées et venues des marins stimulèrent le commerce et la ville put se consacrer d'autant mieux aux affaires qu'elle était maintenant protégée des incursions indiennes aux « frontières » par la présence de nouvelles communautés dans la vallée de Merrimack : Haverhill, Andover, Chelmsford. La prospère Salem grandit tant qu'il fallut la fragmenter. Wenham, Manchester, Marblehead, quartiers excentrés, devinrent de gros bourgs indépendants. Puis, en 1667, Beverly se détacha. Bien qu'elle tirât surtout sa richesse de la mer, Salem n'avait nulle envie de perdre le contrôle de la région rurale qui augmentait ses revenus et lui procurait son ravitaillement. Aussi, lorsque les habitants de Salem Farms, à leur tour, montrèrent des signes d'indépendance, le conseil de ville résolut-il de ne pas céder.

Les Fermiers, comme les habitants de la ville les nommaient, rechignaient particulièrement à l'obligation de participer à la garde de nuit et ils adressèrent

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources imprimées

Documents

BOYER (Paul) et NISSENBAUM (Stephen), éd., *The Salem Witchcraft Papers, Verbatim Transcripts of the Legal Documents of the Salem Witchcraft Outbreak of 1692*, 3 vol., New York, 1977.

Salem-Village Witchcraft: a documentary record of local conflict in colonial New England, Belmont (Cal.), 1972.

Récits, journaux intimes, essais et correspondance

BENTLEY (The reverend William), *A Description and History of Salem*, in «Massachusetts Historical Society collections», 1^{re} série, vol. VI, 1800.

BRATTLE (Thomas), *Letter*, 8 oct. 1692, in *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1706*, éd. George L. BURR, New York, 1914.

CALEF (Robert) *More Wonders of the Invisible World* (Londres, 1700), reproduction en fac-similé, éd. Chadwick HANSEN, New York, 1972.

HALE (John), *A Modest Enquiry into the Nature of Witchcraft...*, (Boston, 1702), reproduction en fac-similé, New York, 1973.

HIGGINSON (John), *An Epistle to the reader*, in *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1706*, éd. George L. BURR, New York, 1914.

LAWSON (Deodat), *A Brief and True Narrative...*, Boston, 1702, rééd. in *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1706*, éd. George L. BURR, New York, 1914.

MATHER (Cotton), *Memorable Providences relating to Witchcraft and Possession* (1689), in *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1702*, éd. George L. BURR, New York, 1914.

Letter of Cotton Mather to Judge Richard, 3 mai 1692, in *What Happened in Salem*, éd. David LEVIN, New York, 1952.

A Discourse on Witchcraft, 4 août 1692, in *What Happened in Salem*, éd. David LEVIN, New York, 1952.

The Wonders of the Invisible World (Boston, 1698), rééd. Londres, 1862.

A Brand Plucked out of the Burning (1693), in *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1702*, éd. George L. BURR, New York, 1914.

Another Brand Plucked out of the Burning (1693), in *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1702*, éd. George L. BURR, New York, 1914.

The Life of sir William Phips (1697), rééd. New York, 1929.

Magnalia Christi Americana or The Ecclesiastical History of New England, 1629-98, (Boston, 1702), éd. Kenneth B. MURDOCH, Cambridge (Mass.), 1977.

The Diary of Cotton Mather (1681-1708), in «Massachusetts Historical Society Collection», 7^e série, vol. VII, 1911. *Selected Letters of Cotton Mather*, réunies et éditées par Kenneth SILVERMAN, Baton Rouge, 1971.

MATHER (Increase), *Cases of Conscience concerning Evil Spirits personating Men*, 3 oct. 1692 (Boston, 1693), rééd. Londres, 1862.

Recantation of Confessors of Witchcraft, Salem, octobre 1693, in «Massachussets Historical Society collections», 2^e série, vol. III, 1815.

PHIPS (sir William), *Letters to the Home government*, rééd. in *What Happened in Salem?*, éd. David LEVIN, New York, 1952.

SEWALL (Samuel), *Diary*, éd. Mark van DOREN, New York, 1927.

Ouvrages divers

Essays in American Colonial History, éd. Paul GOODMAN, New York, 1967.

The Glorious Revolution in America, éd. Michael G. HALL et al., Chapel Hill (Carol. du N.), 1964.

INSTITORIS (H.), SPRENGER (J.), *Le Marteau des sorcières*, Paris, 1973.

PERKINS (William), *A Discourse of the Damn't Art of Witchcraft (1635)*, in *The Works of... Mr. William Perkins*, 3 vol., Londres, 1931-1935.

A Discovery of Conscience, éd. Thomas F. MERRIL, Nieuwkoop, (Pays-Bas), 1966.

U.S. Colonial History, Readings and Documents, éd. David HAWKE, New York, 1966.

WIGGLESWORTH (Michael), *The Day of Doom*, in *The Poems of Michael Wigglesworth*, éd. Ronald A. BOSCO, New York, 1989.

Bibliographie

Monographies et ouvrages généraux

ARNOULD (Colette), *Histoire de la sorcellerie en Occident*, Paris, 1992.

BAILYN (Bernard), *The New England Merchants in the Seventeenth Century*, Cambridge (Mass.), 1955.

BOYER (Paul) et NISSENBAUM (Stephen), *Salem Possessed, the Social Origins of Witchcraft*, Cambridge (Mass.), 1974.

BRODIN (Pierre), *Quelques aspects de la vie religieuse en Nouvelle-Angleterre*, thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Université de Paris, 1935.

BURR (George L.) éd., *Narratives of the Witchcraft Cases, 1648-1706*, New York, 1914.

DELUMEAU (Jean), « Les Réformateurs et la superstition », in *Actes du colloque « L'amiral de Coligny et son temps »*, 24-28 oct. 1972, Paris, 1974.

La Peur en Occident, Paris, 1978.

DEMOS (John Putman), *Entertaining Satan: Witchcraft and the culture of Early New England*, New York, 1982.

DRAKE (Samuel) éd., *The Witchcraft Delusion in New England*, 3 vol. (1866), rééd. New York, 1970.

FOX (Sanford J.), *Science and Justice: the Massachusetts Witchcraft Trials*, Baltimore, 1968.

GILDRIE (Richard P.), *Salem, Massachusetts 1626-1683: a covenant community*, Charlottesville (Virg.), 1975.

GINZBURG (Carlo), *Le Sabbat des sorcières*, Paris, 1992.

GODBEER (Richard), *The Devil's Dominion, Magic and Religion in Early New England*, Cambridge (Mass.), 1992.

GRAGG (Larry), *The Salem Witch Crisis*, New York, 1992.

HALL (David D.), éd., *Witch-hunting in Seventeenth Century New England*, Boston, 1991.

HALL (David D.) et al., éd. *Saints and Revolution: Essays on Early American History*, New York, 1984.

HANSEN (Chadwick), *Witchcraft at Salem*, New York, 1969.

« Andover Witchcraft and the causes of the Salem Witchcraft », in *The Occult in America: New Historical Perspectives*, éd. Howard KERR et Charles L. CROW, Urbana (Ill.), 1983.

HUTCHINSON (Thomas), *The History of the Colony and Province of Massachusetts Bay*, vol. II, Londres, 1768.

The Witchcraft Delusion of 1692, Boston, 1879.

KARLSEN (Carol F.) *The Devil in the Shape of a Woman*, New York, 1989.

LEVIN (David), éd., *What happened in Salem?* New York, 1952.

Cotton Mather, Cambridge (Mass.), 1978.

MACFARLANE (Alan), *Witchcraft in Tudor and Stuart England*, Londres, 1971.

MANDROU (Robert), *Magistrats et Sorciers en France au XVII^e siècle*, Paris, 1968.

MAPPEN (Marc), éd., *Witches and Historians*, Malabar (Fl.), 1980.

MIDDLEKAUFF (Robert), *The Mathers, three Generations of Puritan Intellectuals, 1596-1728*, New York, 1971.

MILLER (Perry), *The New England Mind: from Colony to Province*, Cambridge (Mass.), 1953.

MILLER (Perry) et JOHNSON (Thomas H.), *The Puritans*, New York, 1963.

MORGAN (Edmund S.), *The Puritan Family*, Wesport (Con.), 1980.

MUCHENBLED (Robert et al.), *Magie et sorcellerie en Europe du Moyen-Age à nos jours*, Paris, 1994.

PETILLON (Pierre), « "Day of Doom", La Rhétorique de la fin des Temps dans la Nouvelle-Angleterre du XVII^e siècle », in *Age d'Or et Apocalypse*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1986.

PHILLIPS (James Duncan), *Salem in the Seventeenth Century*, Cambridge (Mass.), 1933.

SCHNEIDER (Herbert W.), *The Puritain Mind*, Ann Harbor (Michigan), 1961.

STARKEY (Marion L.), *The Devil in Massachusetts*, New York, 1989.

THOMAS (Keith), *Religion and the Decline of Magic*, New York, 1971.

UPHAM (Charles W.), *Salem Witchcraft*, 2 vol., New York, 1959.

YOUNG (Christine Alice), *From Good Order to Glorious Revolution, Salem, Massachusetts, 1628-1689*, Ann Harbor (Michigan), 1980.



Articles

BURR (George L.), «The Place of New England in the History of Witchcraft» in *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 21, 1911.

KITTREDGE (George Lyman), «Notes on Witchcraft», in *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 18, 1907.

MOORE (George H.), «Notes on the History of Witchcraft in Massachusetts» in *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 2, 1882-1883.

TREVOR-HOPER (H.R.), «The Persecution of Witches», in *Horizon*, novembre 1959, vol. II, n° 2.

INDEX

A

- Abbey (Samuel), 54, 61
Abbot (Nehemiah), 116-117
Addington (Isaac), 147
Ady (Thomas), 192
Alden (John), accusé, 140, 144-148, 167-168, 222, 237
Allen (James), pasteur de Boston, 167, 182, 205
Allen (William), fermier, 70-71
Andrew (Daniel), accusé, 41, 43, 45, 86, 135
Andros (sir Edmund), 36-37, 186, 228

B

- Bailey (John), pasteur de Boston, 182
Ballard (Goodwife), 170, 174
Ballard (Joseph), 169-170
Barker (William), sorcier présumé d'Andover, 177-178
Batchelor (Jonathan), 61
Bailey (James), premier pasteur de Salem Farms, 42
Bernard (Thomas), pasteur d'Andover, 170, 229
Best (John), 206
Bibber (Sarah), victime affligée, 72, 100, 127, 160-161, 187-188, 217
Bishop (Bridget), sorcière présumée, 41, 51, 104, 106-110, 115, 151-152, 155-156, 169, 178, 188, 202, 240, 274, 280
Bishop (Samuel), 41
Bishop (Edward) jr, beau-fils de Bridget, 156
Bishop (Edward) sr, mari de Bridget, 41, 106
Blye (John), 106-107
Blye (William), 106-107
Bodin (Jean), juriste français, 14
Booth (Elizabeth), victime affligée, 49, 72
Boyer (Paul), 269
Bradbury (Mary), de Salisbury, sorcière présumée, 175, 189, 205-206, 214, 274

- Bradbury (Thomas), époux de Mary, 205
- Bradstreet (Ann), 26
- Bradstreet (Dudley), fils de Simon Bradstreet, accusé, 170-171
- Bradstreet (John), fils de Simon Bradstreet, accusé, 180
- Bradstreet (Simon), ancien gouverneur du Massachusetts, 37, 222, 232
- Brattle (Thomas), marchand de Boston, 172, 199, 227-228
- Braybrook (Samuel), constable, 71
- Brown (William, jr), 37, 43
- Burroughs (George), deuxième pasteur de Salem Farms, sorcier présumé, 42, 112-113, 115, 119-123, 125-126, 134, 150, 152, 175, 178, 181, 184-185, 191-193, 196-200, 240, 274-275
- Butcher (Elizabeth), 26
- C**
- Calef (Robert), marchand, 131, 158, 160, 180-181, 200, 216, 218-219, 251-255
- Calvin (Jean), 13
- Carr (George), 74
- Carr (Richard), de Salisbury, 205
- Carrier (Martha) d'Andover, sorcière présumée, 136-137, 146, 169, 174-175, 181, 189, 191, 197, 201, 241, 275
- Carrier (Richard), fils de Martha, sorcier présumé, 175, 182-183, 189
- Carrier (Sarah), fille de Martha, sorcière présumée, 137, 233
- Cary (Elizabeth), de Charlestown, sorcière présumée, 140-144, 167, 222-223
- Cary (Nathaniel), 140-143, 167, 222
- Celichius (André), 13
- Charles I^{er} d'Angleterre, 21
- Charles II d'Angleterre, 31-32, 36
- Checkley (Anthony), 131
- Cheever (Ezechiel), 61, 76-78, 82, 152
- Chubb (Priscilla), 105
- Churchill (Sarah), victime affligée, 49, 72, 133-135, 188, 206, 213
- Cloyse (Peter), 86, 211, 263
- Cloyse (Sarah), épouse de Peter et sœur de Rebecca Nurse, sorcière présumée, 92-98, 100, 117, 150, 207, 211
- Coman (Richard), 108
- Corwin (George), High Sheriff du comté d'Essex, 156, 236, 275
- Corwin (Jonathan), juge, 56, 59-61, 72, 79, 90, 95, 104, 115-116, 126, 130, 141, 144, 157-158, 176-177, 193, 222
- Cory (Giles), sorcier présumé, 75, 82, 104, 115, 151, 189, 217-220, 275
- Cory (Martha), épouse de Giles, sorcière présumée, 75-82, 88, 93, 97, 100, 102-104, 115, 117, 151, 189, 205, 211-212, 216, 270
- Cotton (John), oncle de Cotton Mather, 184, 239

D

- Dane (Francis), pasteur d'Andover, 170, 172, 181, 229
 Danforth (Thomas), 95, 231, 235
 Daston (Sarah), sorcière présumée, 237
 DeRich (John), 188
 Dudley (Joseph), 228
 Dyer (Mary), 30

E

- Eames (Rebecca), sorcière présumée, 180, 213, 215, 233
 Easty (Mary), de Topsfield, sœur de Sarah Cloyse et de Rebecca Nurse, sorcière présumée, 117-118, 140, 150, 156, 205, 207, 216, 220, 274
 Easty (Sarah), 156
 Eliot (Daniel), 187
 Elisabeth I^{re} d'Angleterre, 14
 Emerson (John), 173
 Endecott (John), ancien gouverneur du Massachusetts, 31
 Endicott (Samuel), 206
 Endicott (Zerubable), 206
 English (Mary), épouse de Philipp English, accusée, 115, 146, 168
 English (Philip), marchand de Salem, accusé, 115, 119, 146-148, 168, 236, 274-275

F

- Falkner (Abigaïl), sorcière présumée, 172, 179, 212-214
 Fariclough (Mr), théologien, 195

- Fisk (Thomas), chef de jury, 161-162, 164
 Flint (John), charpentier, 41
 Foster (Ann), sorcière présumée, 174-176, 213, 215, 233, 275
 Foster (John), membre du Conseil, 194
 Foster (Rose), victime, 176, 178

G

- Gedney (Bartholomew), magistrat de Salem, 37, 43, 130, 144-145, 176-177
 Gerrish (Joseph), pasteur de Wenham, 221, 269
 Glover (Goody), sorcière présumée, exécutée, 58
 Good (Dorcas), fille de Sarah Good, 54, 64, 90, 149, 233
 Good (Sarah), sorcière présumée, 53, 55, 61-65, 67-69, 71-72, 75, 79, 90, 97, 114, 136, 149, 159-160, 165-166, 238, 244, 271
 Good (William), époux de Sarah, 53, 64, 72, 271
 Goodall (Goodwife), 72
 Goodwin (enfants), 152, 250-251
 Goodwin (John), maçon de Boston, 58
 Goodwin (Martha), fille de John Goodwin, victime affligée, 58
 Gould (Benjamin), 217
 Green (Joseph), cinquième pasteur de Salem Farms, 268-272

- Griggs (William), médecin de Salem Farms, 41, 49, 51, 68
- Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre au côté de Marie, 37-38, 128, 276
- H**
- Hale (John), pasteur de Beverly, 51, 67, 110, 123, 142, 160, 174-176, 178, 192-193, 198, 201-202, 208, 214-215, 220-221, 228, 237, 259-262, 265, 277
- Hale (Mrs), femme du pasteur John Hale, 220-221
- Hale (Rebecca), fille du révérend Hale, 208
- Hansen (Chadwick), 219, 252-253, 259
- Hathorne (John), magistrat de Salem, 43, 56, 59-66, 69, 72, 79-83, 86-90, 95-97, 101, 104, 109, 115-117, 124, 126, 130, 132, 134-135, 141-142, 144, 157-159, 175-177, 188, 240, 276
- Hathorne (William), père de John, 28, 56
- Hawthorne (Nathaniel), écrivain, 28, 276
- Herrick (Mary), de Wenham, victime affligée, 220-221
- Higginson (Francis), pasteur puritain, 22, 41, 163, 198
- Higginson (John), fils de Francis, pasteur de Salem, 23, 34, 73, 96, 163, 240, 265
- Hill (capitaine), 144, 167
- Hoar (Dorcas), sorcière présumée, 51, 64, 123-124, 205, 207-209, 214-215
- Hobbes (Thomas), philosophe anglais, 15
- Hobbs (Abigaïl) de Topsfield, sorcière présumée, 104-106, 111, 113, 119, 150, 213, 215, 233
- Hobbs (Deliverance), mère d'Abigaïl, sorcière présumée, 105, 115-116, 150, 155, 162, 164
- Hobbs (William), père d'Abigaïl et époux de Deliverance, sorcier présumé, 105, 115
- Hopkins (Matthew), chasseur de sorcières anglais, 16-17, 59
- Howe (Elizabeth), sorcière présumée, 151, 159, 166, 175, 189, 274
- Hubbard (Elizabeth), servante du docteur Griggs, victime affligée, 49, 51, 61, 65, 68-69, 89, 101, 124, 126, 140, 188
- Hughes (John), fermier, 70-71
- Hutchinson (Anne), dissidente, 29-30
- Hutchinson (Benjamin), fermier de Salem Village, 28, 113-114
- Hutchinson (capitaine), 176
- Hutchinson (Joseph), de Salem Village, 43, 55, 59, 86, 264
- Hutchinson (William), 232
- I**
- Ingersoll (Mrs), épouse de Nathaniel Ingersoll, 72, 78, 187
- Ingersoll (Nathaniel), de Salem Farms, 41, 95, 114

Ingersoll (Sarah), fille de Nathaniel, 134-135
 Institoris (H.), inquisiteur allemand, 11

J

Jacobs (George) sr, fermier de Salem, sorcier présumé, 49, 91, 133-135, 152, 181, 187-189, 191, 197, 200, 275
 Jacobs (George) jr, fils de George sr, accusé, 134-135, 188, 197, 233
 Jacobs (Margaret), fille de George jr, sorcière présumée, 135, 188, 196, 204, 238
 Jacobs (Rebecca), épouse de George jr, sorcière présumée, 233
 Jacques I^{er} d'Angleterre (Jacques VI Stuart), 16, 21
 Jacques II d'Angleterre), 36-37, 128
 Jewell (John), évêque de Salisbury, 15
 John Indian, esclave du Révérend Parris, 47, 52, 96-98, 100-101, 143
 Johnson (Elizabeth), 178, 274
 Johnson (Mary), sorcière présumée, 57
 Jones (Margaret), sorcière présumée, 56
 Jurieu (Pierre), théologien français, 18

K
 Karlsen (Carol F.), 133, 278
 Kettle (James), potier de Salem Farms, 41
 Keysar (Eliazer), 122-123

King (capitaine), 122
 Knapp (Elizabeth), possédée de Groton, 57
 Knight (Margaret), épouse de John Willard, 138
 Knox (John), 241

L

Lacy (Mary) sr, fille d'Anne Foster d'Andover, sorcière présumée, 174-176, 212, 215
 Lacy (Mary) jr, fille de Mary sr, sorcière présumée, 174-176, 233
 Lancre (Pierre de), démonologue, 14
 Lawson (Deodat), troisième pasteur de Salem Farms, 42-43, 78-80, 83-85, 88
 Lawson (Mrs), 113, 121
 Lee (Samuel), 19
 Lewis (Mercy), servante de Thomas Putnam, jr, victime affligée, 49, 72-73, 94, 98, 103, 106, 116-118, 124, 126, 138-139, 160, 188
 Louder (John), 108-109
 Luther (Martin), 12, 14

M

Marie, reine d'Angleterre, épouse de Guillaume d'Orange, 37-38, 128, 276
 Martin (Abigaïl), victime, 178
 Martin (Susannah), sorcière présumée, 123-125, 152, 159, 165, 241, 274
 Mather (Abigaïl), épouse de Cotton Mather, 247
 Mather (Cotton), pasteur de Boston, 18-19, 27, 37-38,

- 44, 48, 58-59, 62, 85, 96-97, 107, 111-112, 123, 129, 152-155, 157, 167, 184, 189, 191-192, 194-195, 198-202, 238-255, 274, 276, 279-280
- Mather (Increase), père de Cotton, pasteur de la Seconde Eglise de Boston et président de Harvard College, 27, 34-38, 128, 158, 182-184, 191, 192, 222-226, 228, 230, 234, 248, 252-253, 255, 268, 276, 280
- Mercy (Lewis), 118
- Miller (révérend), de New York, 228-229
- Moody (Joshua), pasteur de Boston, 168, 182
- N**
- Newton (Thomas), 131, 147, 277
- Nichols (Lydia), fermière de Topsfield, 105
- Nider (Johannes), inquisiteur allemand, 10, 12
- Nissenbaum (Stephen), 269
- Noyes (Mr Nicholas), pasteur de Salem Town, 96, 134, 146, 163-164, 166, 198, 216, 228, 265, 269
- Nurse (Francis), fermier de Salem Farms, époux de Rebecca, 86
- Nurse (Rebecca), sorcière présumée, 79, 86-93, 95, 97-98, 100, 116-117, 140, 150-152, 159, 161-167, 169, 175, 181-182, 207, 241, 258, 263-264, 272, 275
- Nurse (Samuel), fils de Francis et de Rebecca Nurse, 212, 263
- Nurse (Sarah), fille de Francis et de Rebecca Nurse, 161
- O**
- Oliver, 108
- Oliver (Goodman), 106
- Osborne (Alexander), 54
- Osborne (Sarah), de Salem Farms, sorcière présumée, 53-55, 63-68, 71-72, 75, 136, 149
- Osgood (Mary), d'Andover, sorcière présumée, 172
- P**
- Parker (Alice), de Salem, sorcière présumée, 205, 274
- Parker (Mary), d'Andover, sorcière présumée, 212
- Parris (Elizabeth, Betty), fille du révérend Samuel Parris, victime affligée, 47-52, 61, 68-69, 88-89, 92, 246
- Parris (Mrs Elizabeth), sr, épouse du révérend Parris, 47
- Parris (Samuel), quatrième pasteur de Salem Farms, 43-47, 51-52, 55, 68, 72, 78, 86, 88-89, 92-93, 97, 99-100, 106, 115-116, 119-121, 163, 191, 209-212, 228, 238, 263-269
- Perkins (William), théologien anglais, 15, 25, 59, 283
- Phelps (Sarah), 213
- Philips (Walter), 41-42

- Phips (Lady), épouse de sir William Phips, 222, 282
- Phips (sir William), gouverneur du Massachusetts, 38, 128-131, 165, 168, 184, 229-231, 233, 236, 239-240, 265, 273, 276
- Pike (Robert), magistrat de Salisbury, 193, 205
- Pope (Goodwife), victime affligée, 72, 81, 99
- Porter (Benjamin), fils de "Farmer John", 41
- Porter (Elizabeth Hathorne), épouse d'Israël Porter, 86-87
- Porter (Israël), fils de "Farmer John", 41, 74, 86, 264
- Porter (John), "Farmer John", 40
- Porter (Joseph), fils de "Farmer John", 41, 43, 74, 86
- Preston (docteur), 167
- Preston (Thomas), 55
- Proctor (Elizabeth), sorcière présumée, 95-96, 98-100, 102-103, 115, 152, 181, 186-187, 189, 238, 273
- Proctor (John), époux d'Elizabeth, sorcier présumé, 41, 49, 91, 95, 99-100, 102-103, 137, 152, 181-184, 186-187, 189, 191, 197, 199-200, 241, 274
- Proctor (William), fils de John Proctor, accusé, 182-183
- Pudeator (Ann), sorcière présumée, 205-206, 274
- Putnam (Ann), fille de Thomas Putnam jr et d'Ann Carr, victime affligée, 49, 51, 61, 68, 80, 87, 98-99, 103, 106, 117-118, 120-121, 124, 126, 136, 140, 160, 188, 190, 213-214, 216-217, 219-220, 271, 273
- Putnam (Ann Carr), épouse de Thomas Putnam jr, victime affligée, 72-77, 83-84, 86-88, 97-99, 113, 133, 205
- Putnam (Edward), jr, fils de Thomas sr, 55, 76-78, 87, 161
- Putnam (Eleazer), jr, fils de Thomas sr, 114
- Putnam (John) «l'ancien», mort en 1662, 40, 45, 73, 82, 95, 122
- Putnam (John) sr, dit le «captain John», fils de John «l'ancien», 122
- Putnam (Jonathan), fils de John sr, 161
- Putnam (Joseph), fils de Thomas sr et gendre d'Israël Porter, 74, 86, 264
- Putnam (Nathaniel), fils de John, «l'ancien», 45, 212, 264
- Putnam (Thomas), jr, fils de Thomas sr, père d'Ann Putnam jr, 49, 55, 73-74, 83, 98, 113, 118, 120, 219
- R**
- Richards (John), 130, 153, 155, 235
- Roberts (Alexander), démonologue anglais, 16
- Rule (Margaret), victime affligée de Boston, 249-250, 252-254

- S**
 Saltonstall (Nathaniel), magistrat, 130, 158-159, 222
 Scot (Reginald), gentilhomme campagnard anglais, 15, 279
 Scott (Margaret), de Rowley, sorcière présumée, 212, 274
 Scottow (capitaine), 167
 Sergeant (Peter), 130
 Sewall (Betty), fille du juge Sewall, 26
 Sewall (Samuel), magistrat, 26, 88, 95-96, 126, 130, 159, 167, 200-201, 215, 218-220, 231-232, 235, 240, 256-258, 260
 Sewall (Stephen), frère du juge Samuel Sewall, 88, 95, 130, 240
 Shattuck (Samuel), de Salem Farms, 107-108
 Sheldon (Susannah), de Salem Farms, victime affligée, 49, 72, 121, 137, 155-156, 189
 Short (Mercy), de Boston, victime affligée, 149, 238, 243-247, 249, 251
 Sibley (Mary), tante de Mary Walcott, 51-52
 Sibley (Samuel), 71, 91
 Simms (Mrs), de Boston, 136
 Sprague (Martha), victime, 178
 Sprenger (J.), inquisiteur allemand, 11
 Starkey (Marion L.), 45
 Stoughton (William), lieutenant-gouverneur du Massachusetts, 126-127, 130-131, 144, 156-157, 159-160, 162, 227, 232, 235-236, 239-240, 259
 Swan (Timothy), victime, 175
- Swinnerton (Job), de Salem Farms, 43
- T**
 Tarbell (John), gendre de Rebecca Nurse, 97, 211, 263-264, 267, 274
 Thatcher (Margaret), belle-mère du juge Corwin, 222
 Tituba, esclave du révérend Parris, sorcière présumée, 47-49, 52-53, 55, 66, 68-72, 75, 79, 83, 89, 106, 160, 217, 238
 Toothaker (Mary), sœur de Martha Carrier, sorcière présumée, 137
 Toothaker (Roger), sorcier présumé, 137
 Trask (Christian), 110
 Trask (John), 41
 True (lieutenant), 232
 Turell (Ebenezer), 278
 Tyler (Mary), sorcière présumée, 173
- U**
 Upham (Charles W.), 276
 Usher (Hezekiah), marchand de Boston, 222
- V**
 Veren (Mary), seconde épouse de Thomas Putnam sr et mère de Joseph Putnam, 74-75
- W**
 Walcott (Jonathan), 95, 120
 Walcott (Mary), fille de Jonathan Walcott et nièce de

- Thomas Putnam jr, victime affligée, 49, 52, 72-73, 95, 97-100, 103, 114, 118, 126, 138, 140, 188, 213
- Wardwell (Mercy), fille de Samuel Wardwell, sorcière présumée, 179-180
- Wardwell (Samuel), sorcier présumé, 179, 213-214, 216, 236
- Wardwell (Sarah), épouse de Samuel, sorcière présumée, 213, 236
- Warren (Mary), servante de John Proctor, victime affligée, 49, 72, 78, 91-92, 99-104, 119, 156, 176, 187-188, 206, 213
- Watkins (Mary), sorcière présumée, 237
- Watts (Jeremiah), potier de Salem Farms, 41
- Webster (John), dramaturge anglais, 15
- Webster (Mary), sorcière présumée, 58
- Wigglesworth (Michael), pasteur et poète de la Nouvelle Angleterre, 18, 167, 273, 279
- Wildes (Sarah), sorcière présumée, 116, 151, 159-160, 166, 189, 274
- Wilkins (Bray), 137-140, 263
- Wilkins (Daniel), petit-fils de Bray Wilkins, 138
- Wilkins (famille), de Salem Farms, 137-139, 264
- Wilkins (Henry), fils de Bray, 139
- Wilkins (Thomas), fils de Bray, 263
- Willard (John), petit-fils par alliance de Bray Wilkins, sorcier présumé, 137-140, 152, 181, 187, 189, 191, 197, 199, 264
- Willard (Samuel), pasteur de Boston, 57, 62, 167-168, 182, 228, 234, 256-257
- Williams (Abigaïl), nièce du révérend Samuel Parris, victime affligée, 47-48, 50-52, 61, 68-69, 73, 78-80, 87, 89, 93, 95, 97-100, 103, 106, 113-114, 117-118, 124, 126, 140, 142, 160, 188, 190, 214, 216, 271
- Williams (Roger), dissident, 29
- Wilson (Goodwife), sorcière présumée, 173
- Winthrop (John), premier gouverneur du Massachusetts, 28-29
- Winthrop (Wait), 130, 235
- Wise (John), pasteur d'Ipswich, 186, 201



TABLE

Prologue	9
I La Plantation de Dieu	21
II Où le diable se manifeste	39
III Un complot diabolique	56
IV Des sorcières au-dessus de tout soupçon . .	73
V « Il y a des Diables dans l'Église du Christ »	92
VI Le Petit Homme noir	111
VII La chasse aux sorcières	128
VIII « Tu ne laisseras point vivre la magicienne »	149
IX Où Satan parcourt Andover	169
X Où il est encore question de la preuve spectrale	186
XI Les « Brandons de l'Enfer »	204
XII Cas de conscience	222
XIII Satan et Cotton Mather	239
XIV Le temps du repentir	256
Épilogue	276
Sources et bibliographie	281
Index	287



TABLE

2	Prologue
21	I La Plantation de Dieu
29	II Où le diable se manifeste
50	III Un complot diabolique
73	IV Des sorcières au-dessus de tout soupçon
92	V « Il y a des Diables dans l'Église du Christ »
111	VI Le Petit Homme noir
128	VII La chasse aux sorcières
149	VIII « Tu ne laisseras point vivre la magie »
169	IX Où Satan patrouille à Andover
186	X Où il est encore question de la preuve spectrale
204	XI Les « Bandons de l'Enfer »
222	XII Cas de conscience
239	XIII Satan et Cotton Mather
256	XIV Le temps du repentir
276	Épilogue
281	Sources et bibliographie
287	Index

Ce volume a été composé
par Charente Photogravure à l'Isle-d'Espagnac
et achevé d'imprimer par
B.C.I. à Saint-Amand-Montrond (Cher)

6. 49
N° 2 1988 - 187. N° d'impression - 1342
Dépôt légal - 1988
ISBN 2-298-01271-X

Ce volume a été composé
par Charles Pothier et Louis-Étienne
et achetés d'origine par
B.C.L. à Saint-Amant-Montant (Creuse)

N° d'édition : 183. N° d'impression : 1/348
Dépôt légal : mars 1995
ISBN 2-260-01271-X

W. 45000 : 183 W. 45000 : 183
L'op. 183 : mai 1933
num 2-500-01271-X











LILIANE
CRÉTÉ

LES SORCIÈRES DE SALEM

P

16281

R

LILIANE CRÉTÉ

LES SORCIÈRES DE SALEM



© John Foley

En février de l'an 1692 apparurent chez la fille et la nièce du révérend Parris, de Salem Village, Massachusetts, des symptômes de possession diabolique. Questionnées, les fillettes donnèrent les noms de trois « sorcières ». L'une d'entre elles, interrogée par deux magistrats, reconnut devant tout le village qu'elle avait passé un pacte avec le diable et s'était rendue à

des sabbats sur un balai en compagnie de ses deux coaccusées, précisant qu'à ces sabbats assistaient deux femmes de Boston et un grand homme noir. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer une psychose parmi la population : tout Salem se persuada que Satan était à l'œuvre pour détruire la Nouvelle-Angleterre, terre des élus de Dieu. Ainsi débuta l'histoire des sorcières de Salem, histoire qui, après trois siècles, continue de fasciner.

Historienne de la Réforme et de l'Amérique anglo-saxonne, Liliane Crété est l'auteur, entre autres, de *Coligny* (Fayard), *Les Camisards* (Perrin), *La Femme au temps de Scarlett* (Stock), *La vie quotidienne à La Rochelle au temps du grand siège* (Hachette).

174363-2

ISBN 2-260-01271-X



9 782260 012719

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00803297 3

En couverture :

Patinir et Metsys,
La Tentation de saint Antoine,
musée du Prado, Madrid.
(Roger-Viollet)

120 FF ttc

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist
Programme de génération — Louis Eveillard
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia — Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit — dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.